

Zeitschrift: L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages
Band: 1 (1907-1908)
Heft: 3

Artikel: Bourgeois!
Autor: Grandjean, Valentin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-349328>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

Paraissant le premier dimanche de chaque mois

Le numéro : 10 centimes

Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro.
Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.

Rédaction et Administration

Adresser toutes correspondances et réclamations à *Marguerite Faas-Hardegger*, 3, rue du Marché, 3, Berne.

ABONNEMENTS

Pour la Suisse, une année : 1 fr. —
Pour l'étranger » 1 fr. 50

LA FEMME DE DEMAIN

O vous qu'on traite encor de fous ou d'utopistes,
Parce que vous avez un sublime idéal,
Ignorants et penseurs, prolétaires, artistes.
Vous tous les révoltés du baigne social,
Si la foule vous raille et vous comprend si mal,
C'est que vous fûtes égoïstes.

Toutes les fois que l'homme osa porter la main
Sur le joug qui tenait son échine inclinée,
Son rêve n'eut jamais qu'un pâle lendemain;
Il demeura vaincu dans sa lutte obstinée,
Car en son fol orgueil, il gardait enchaînée,
L'autre moitié du genre humain.

A quoi sert d'avoir pris les antiques bastilles ?
A quoi sert de crier : « Les êtres sont égaux ! »
Si vous devez inscrire au seuil de vos familles,
« Autorité », ce nom qui causa tant de maux ?
Si vous laissez l'erreur obscurcir les cerveaux
De vos femmes et de vos filles ?

Tandis que vous cherchez, d'un anxieux regard,
Au zénith du progrès l'aurore fraternelle,
Votre compagne, hélas ! oubliée à l'écart,
Fait de votre fillette une serve comme elle.
Et vos fils, imprégnés de l'âme maternelle,
Sont de deux siècles en retard.

Mais les temps sont venus. L'éternelle mineure
Veut être une personne, et penser, et savoir,
Elle va nous parler de ses droits tout à l'heure ;
Elle à qui l'on prêcha si souvent le devoir.
En s'évadant de l'ombre, elle commence à voir.
De quels mensonges on la leurre.

Bientôt, dans son esprit, la vérité luira
Et quand les lois d'amour la feront créatrice,
Sur ses genoux câlins, le bambin apprendra
A marcher de l'avant vers l'aube rédemptrice ;
Vous, vous avez rêvé : Fraternité, Justice,
Et lui les réalisera !

Les rêves, ô penseurs, sont choses éphémères,
La pensée a son prix, mais le geste est plus prompt ;
Aidez-nous à chasser les malsaines chimères
Qui voltigent encor autour de notre front ;
Il faut, pour affranchir les enfants qui viendront,
Affranchir les futures mères !

Jeanne Longfier-Chartier.

BOURGEOIS !

Il y aurait une curieuse et intéressante étude à faire sur l'origine de la haine du bourgeois et du bourgeoisisme.

Les premiers, croyons-nous, qui honnirent les bourgeois furent des écrivains et des artistes. C'est dans les milieux littéraires romantiques, vers 1830, en France, que cette haine éclata. On sait les farouches imprécations antibourgeoises de Théophile Gautier et ses amis à l'historique bataille de la première représentation d'*Hernani*. Un peu plus tard, ce sentiment s'accroissait et se perfectionnait avec la « bohème » de Mürrer. Les facéties et les mystifications de tous genres pleuvaient dru sur les bourgeois de l'époque.

Cette haine du bourgeois, bien entendu, avait des raisons purement esthétiques et morales. Ce n'était point l'exploiteur que les artistes d'alors excébraient, mais l'ignorant, l'imbécile, l'hypocrite aux affectations vertueuses, symbole de vie mesquine, étreinée et pudibonde.

Plus tard encore, les naturalistes, avec Gustave Flaubert, Emile Zola, Tourguenef, les Goncourt, animés de la même horreur du bourgeois, ne ménagèrent point ceux qu'ils estimaient les pires ennemis de la liberté de penser. On sait que Flaubert fut traduit en correctionnelle sous l'inculpation d'avoir outragé la morale dans son roman *Madame Bovary*, cruel tableau d'une certaine bourgeoisie de province. Guy de Maupassant fut aussi poursuivi pour immoralité. Tout cela donna à la lutte contre la bourgeoisie une allure surtout de protestation contre l'hypocrisie des mœurs. Zola voulut affirmer la légitimité de l'instinct. Les Goncourt déclaraient « se ficher de la moralité ou de l'immoralité ».

Aujourd'hui, la haine du bourgeois est le corollaire de revendications essentiellement économiques. Ce sont les socialistes, les libertaires, les révoltés de tous genres qui foncent à tour de bras sur le bourgeoisisme. Cela est logique : l'acuité de la lutte sociale a fait reculer à l'arrière-plan

toute autre préoccupation. Nombre d'écrivains — Anatole France, P. et V. Margueritte, A. Charpentier, pour ne parler que des Français — font chorus avec les travailleurs et leur apportent l'appoint de leur talent. Aussi la bataille sera-t-elle de plus en plus furieuse.

VALENTIN GRANDJEAN.

CHEZ NOUS

Les tailleuses et couturières se réveillent à La Chaux-de-Fonds. Elles ont, au nombre d'une soixantaine, signé leur adhésion au syndicat en formation.

Mes amies m'écrivent que, la semaine prochaine, une réunion générale aura lieu, dans laquelle une camarade parlera de la nécessité d'une entente parmi les collègues travaillant aux vêtements. Certainement les chaux-de-fonnières arriveront les premières à une amélioration dont nous aurions toutes tant besoin !

Du reste, elles la méritent, car elles sont autrement énergiques et intelligentes que nous, Bernoises, qui nous sommes laissé devancer par nos patronnes.

Oui ! Figurez-vous que, l'autre semaine, celles-ci se sont réunies pour écouter le discours d'un monsieur qui joue un rôle dans le monde réactionnaire des épiciers ou artisans — je ne me rappelle jamais les noms allemands — enfin, d'un gros monsieur qui leur parla de la nouvelle loi bernoise pour les ouvrières.

C'était évidemment pour en faire des ennemies de cette loi qui, si elle était appliquée, nous donnerait, à nous, pauvres esclaves d'ateliers, une certaine protection légale.

Pas mal ! nos patronnes qui se réunissent pour nous combattre avant que nous ayons songé à nous réunir et à nous connaître une seule fois.

Comme leçon c'est bien, et non seulement pour les ouvrières de notre métier ! Cela nous apprendra que toute protection légale est absolument nulle, an-

nihilée si nous n'avons pas une organisation à nous.

La leçon sera bonne, mais douloureuse.

Une couturière de la ville de Berne.

Le Syndicat des chocolatiers de Serrières a passé par sa première épreuve. Vous vous rappelez que, pour l'étouffer, la direction avait congédié « quelques meneurs ». Le syndicat, menacé, est entré en relations avec le président de la Ligue sociale d'acheteurs en Suisse, le professeur Brunhes, de Fribourg, qui s'est offert pour servir d'intermédiaire entre patrons et ouvriers.

Au reste, lors de la fondation de la Ligue d'acheteurs, les ouvriers syndiqués, et spécialement les ouvriers de l'alimentation, avaient protesté contre le fait que la fabrique Suchard figurait sur la liste blanche.

La Fédération suisse de l'alimentation estime — et nous aussi — que ne devraient être recommandées comme ayant de bonnes conditions de travail que les maisons où une organisation syndicale peut contrôler la production et les conditions de travail à chaque instant.

Tout autre contrôle est illusoire.

M. Brunhes a du reste su en convaincre la direction de Serrières, car celle-ci a consenti à un compromis : pourvu que la commission ouvrière existât, et que les ouvriers congédiés s'adressent à elle, ils seraient tous réengagés.

Bon ! Le syndicat a écrit la lettre, l'a multipliée, et les ouvriers sont tous réintégrés.

L'orage a passé, pour le moment, sans faire de mal.

Et maintenant, le jeune syndicat a gagné du temps pour se consolider. L'orage prochain le trouvera prêt à combattre et à vaincre.

On ne trouve plus de servantes ! C'est la plainte générale. Chaque jour, les feuilles d'avis sont remplies d'offres d'emplois. Et pas une demande ! Toutes les lamentations ne changeront rien à cet état de choses. Aujourd'hui, les jeunes filles perdent

PENSÉES

La femme. — La femme est, naturellement, l'égale de l'homme mais les coutumes, modes, us font qu'elle lui est inférieure.

Inférieure dans la lutte par ses charges naturelles spéciales, la femme a pris l'habitude d'être domptée et n'aime que celui qui la bat.

* * *

La folle capitaliste. — L'homme riche montre toutes ses complications inutiles afin de prouver qu'il a beaucoup d'esclaves faisant pour lui de nombreux gestes inutiles (tapisseries, dentelles, faux-cols), ce qui rend la vie à tous plus difficile, étant donné la diminution des producteurs de l'indispensable.

Comme il a peur de disparaître (car les organes non utilisés s'atrophient et disparaissent), avec les sports le riche fait le simulacre des gestes qu'il ferait s'il voulait la vie pour tous.

Les larbins (artistes accouchant des choses inutiles ou des choses utiles gênantes par complication) et les producteurs, loin de reconnaître cette folie furieuse, en sont eux-mêmes possédés puisqu'ils sont envieux de l'imiter.

La société logique. — Pour être conforme à la vie et à la nature, il faut, avant tout, que la société soit plus logique dans son organisation individuelle.

Les conséquences de l'organisation logique individuelle sont la cause indispensable de la libre entente.

Marcel GUÉLIN.

Une illustration. — La dernière mode pour messieurs : cravatte en fil d'argent, invention d'un joaillier de Wiesbaden ; prix d'achat : 200 fr. (De la revue *Moderne Kunst*, Berlin.)

Le dernier cri pour dames élégantes : des gants en or, faits à la manière de harnais, richement décorés de pierres précieuses si possible multicolores. Il est coutume de ne porter qu'un seul gant, celui de la main gauche. Mais ce luxe « monomane » vide déjà un portemonnaie assez garni : suivant la qualité de l'or et la quantité de pierres précieuses juxtaposées, le gant coûte de 1200 à 6000 francs (*Moderne Kunst*, Berlin).

Quel embarras pour les gens riches de gaspiller avec goût les fortunes immenses que nous pauvres crève-la-faim leur amassent !

* * *

Nous croupons tous dans la boue, mais quelques-uns d'entre nous regardent les étoiles. *Oscar Wilde.*